

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 42 [i.e. 43]

Artikel: Le collier de l'orpheline
Autor: Berger, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'*American Register* recueille ce mot amusant :

Une dame qui voyageait dans un train omnibus en Angleterre, donna au conducteur son ticket et un demi-ticket pour son enfant.

Le conducteur regarda le petit garçon et dit :

— Il est diablement grand pour une demi-place ?

— Oui, répondit la mère, en effet. Lorsque j'ai acheté le billet il était bien plus petit, mais vous allez si lentement que mon fils a joliment grandi depuis le départ.

Dans un de ces grands magasins de déballage où l'on vend de tout :

— Combien ce parapluie ?

— Douze francs.

— Je le trouve cher.

— Comme soie, c'est garanti.

— Mais comme parapluie, ça ne garantit pas.

Une bonne vieille femme de Gryon recevait la visite du pasteur, tout récemment arrivé dans la contrée. Après les condoléances d'usage, l'ecclésiastique amena la conversation sur les divers pasteurs qui l'avaient précédé dans la paroisse de Gryon. Et la vieille de rappeler avec une franchise, qu'on ne trouve pas toujours dans nos montagnes, les qualités et les défauts de ceux-ci.

— Vous avez sans doute connu le pasteur R***.

— Eh ! monsieur, si je l'ai connu ! exclama la vieille, il s'est bien souvent assis sur la chaise où vous êtes.... Ah ! c'était un bien brave homme, mais.... il n'était pas tant porté pour la religion.

Le collier de l'orpheline.

I

Le 2 novembre 18..., sortait, du cimetière d'Ivry, près de Paris, une dame presque sexagénaire, appuyée sur le bras d'un jeune homme de vingt ans au plus. Cette dame venait, à l'occasion de la *Fête des Morts*, de déposer une couronne sur une tombe qu'elle visitait pieusement chaque année, et toujours accompagnée de ce jeune homme, qui n'était autre que son neveu, M. Gabriel Saint-Remi, lequel se flattait déjà d'être un jour un peintre non dépourvu de mérite.

Après avoir descendu le chemin rapide, étroit et tortueux, qui, du cimetière conduit au bas de l'escalier de l'église, la dame, que l'on nommait Mme veuve Delsarte, sembla mesurer avec quelque anxiété la hauteur de cet escalier, qui ne compte pas moins de quarante-six marches. Néanmoins elle se décida à en faire l'ascension.

Arrivée dans l'église, elle se mit à prier, puis elle promena ses regards à droite et à gauche, à la recherche de son neveu Gabriel, et ne tarda pas à le découvrir, mêlé à un groupe de cinq ou six pauvres femmes qui entouraient une bière, auprès de laquelle on célébrait l'office des morts. Il était évident que ce n'était pas là un enterrement de première classe.

Une petite fille, âgée de sept ans environ, pleurait derrière la bière.

— C'est sans doute l'enfant du défunt, demanda avec un air de pitié Mme veuve Delsarte, en se rapprochant de l'une des bonnes femmes.

— Dites de la défunte, répondit l'interrogée ; hélas ! cette malheureuse petite, que vous voyez si désolée, on peut bien

maintenant l'appeler : l'*Abandonnée* !

— Quoi, son père serait-il mort aussi ?

— On n'en sait rien !

Comme en ce moment *le requiescat in pace* se faisait entendre, la conversation en resta là, par respect pour le suprême adieu.

Le convoi sortit de l'église.

— Malgré ma fatigue, je vais suivre jusqu'au cimetière, dit avec émotion Mme Delsarte à Gabriel ; j'ai le pressentiment que j'y trouverai peut-être l'occasion d'être utile à la petite *abandonnée*.

La cérémonie funèbre terminée, on aspergea la bière d'eau bénite ; la bière roula avec fracas, et c'en fut fait pour toujours de celle qui venait de descendre dans la fosse.

— Gabriel, dit alors Mme Delsarte à son neveu, demande à ce gardien, le nom de celle qu'on vient d'ensevelir.

Le gardien consulta un bulletin et répondit :

— Inès X... 29 ans.

Selon le désir exprimé par sa tante, le peintre fit inscrire ce nom sur une croix de bois, et commanda un modeste entourage ; puis s'adressant à la femme qui avait jusque-là conduit la petite par la main :

— Est-ce vous, lui dit-il, qui vous chargerez maintenant de cette enfant ?

— Hélas ! répondit celle-ci, je le voudrais bien, mais pour cela, je suis trop pauvre ; tout ce que je puis faire, c'est de la recommander à notre commissaire de police.

A ces mots, Gabriel eut un mouvement de compassion. Mme Delsarte comprit le sentiment de pitié de son neveu, et elle lui répondit en souriant :

— Nous n'abandonnerons pas l'*abandonnée* !

Mme Delsarte fut de parole ; le lendemain de ce jour, en effet, elle obtint par l'intermédiaire du commissaire, l'autorisation de placer l'orpheline dans un pensionnat du quartier Jeanne-d'Arc, et elle s'engageait de payer la pension voulue.

Peu de jours après la scène que nous venons de raconter, Mme Delsarte dit un matin à Gabriel :

— Tu sais qu'il est convenu que nous irions à Ivry, quand le temps nous le permettrait, pour tâcher d'obtenir de la femme de la ruelle, des renseignements sur l'infortunée qui dort au cimetière ; j'ai quelque idée que son histoire doit être mystérieuse.

— J'ai la même idée, ma chère tante.

— Eh bien ! le temps s'est remis au beau : si nous y allons :

Une heure après, Gabriel et sa tante se dirigeaient vers Ivry, et ne tardaient pas à arriver à la porte de la maisonnette jadis habitée par Inès, la mère de Marguerite. C'était un bien modeste réduit que celui de la mère Claudine ; mais tout y annonçait l'ordre, et cette propreté presque flamande des petites gens de la campagne : une commode de bois peint, un vieux fauteuil, trois chaises, un lit, enfin un Christ que couronnaient deux branches de buis, en formaient tout l'ameublement.

— Ma brave femme, dit Mme Delsarte en entrant, nous venons vous donner des nouvelles de votre petite Marguerite qui, grâce à Dieu, se porte à merveille.

La mère Claudine poussa un soupir.

— Travaille-t-elle bien, cette chère enfant ? demanda la vieille avec émotion.

— Oui, oui, répondit Mme Delsarte, elle apprend à lire, à écrire, à calculer, à coudre... elle apprend même l'histoire sainte.

La vieille jeta un regard sur son Christ.

— Rien de mieux ! dit-elle.

— J'oubliais de vous dire, reprit la charitable dame, qu'elle apprend aussi à dessiner.

— Ça, c'est de trop, s'écria mère Claudine avec vivacité : quand une jeune fille sait dessiner *une Pensée*, elle songe que le temps viendra où elle pourra en faire cadeau à un amoureux.

Le jeune peintre ne put s'empêcher de sourire.

— Alors, demanda Mme Delsarte, en souriant à son tour,

vous n'approuvez pas que Marguerite sache dessiner ?

— Non, non, et trois fois non, pas plus que je n'approuve ma voisine de faire apprendre le piano à sa fille, elle qui a toutes les peines du monde à payer son terme. Tenez, voulez-vous que je vous le dise ? votre grande instruction fait pousser des bluets dans des terrains où il faudrait faire pousser des légumes ! Ah ! là-dessus je pourrais vous citer l'exemple de la mère de votre petite protégée.

— Contez-nous cette histoire, se hâta de dire Gabriel.

— Elle ne sera ni longue, ni gaie, répondit l'habitante d'Ivry, et puisque vous voulez la savoir, écoutez-moi :

(A suivre.)

Un de nos abonnés nous communique les lignes suivantes, publiées dans la *Feuille d'avis de Vevey*, à l'occasion des vendanges de 1848. Nous reproduisons textuellement :

— La MUNICIPALITÉ de la Tour de Peilz fait connaître aux personnes qui possèdent ou cultivent des fonds situés rière son territoire : la décision suivante, qu'elle a prise dans sa séance de ce jour :

« A partir d'aujourd'hui jusqu'après les vendanges de cette année, il est défendu à tous et à chacun d'aller sur ses propriétés le matin, avant que l'aube du jour ait donné à Vevey, et le soir à la cloche de la retraite chacun devra quitter la campagne. Les enfants ne peuvent aller sur les propriétés de leurs parents, sans être accompagnés de ceux-ci.

» Il est de plus défendu d'aller le dimanche parcourir le territoire eux-mêmes sur ses propriétés.

» La Municipalité aime à croire que chacun s'empresera d'observer cette défense qui est faite dans l'intérêt de la conservation des récoltes. »

Les gardes champêtres ainsi que tout citoyen assermenté est invité à dénoncer sans support ceux qui y contreviendraient lesquels seront punis d'une amende que la Municipalité fixera dans sa compétence.

Donné en Municipalité à la Tour le 4 septembre 1848.
GREFFE MUNICIPAL.

Qu'est-ce qu'un *poulet à la Marengo* et quelle est l'origine de cette expression ?

La volaille ainsi désignée est un poulet accommodé à l'huile ; voici dans quelles circonstances ce nom lui a été donné :

C'était le soir, à Marengo, le 14 juin 1800, Bonaparte avait livré bataille aux Autrichiens à 3 heures après midi. Il se sentait pressé par la faim. Il demanda un poulet. On trouva la bête, mais pas de beurre pour la faire cuire. En revanche, l'huile était en abondance.

Le cuisinier consulaire se résigna. Il remplit d'huile le fond de sa casserole, posa le poulet sur cette couche, y mit une pointe d'ail, le saupoudra d'une pincée de mignonnette, l'arrosa d'un peu de vin blanc, l'entoura de croûtes et de champignons, et le présenta en s'excusant de ne pouvoir faire mieux.

Le plat fut trouvé excellent, et cette nouvelle manière d'accommoder le poulet reçut le nom de la

victoire du jour. Il est devenu le *poulet à la Marengo*.

M. L. Simonin vient de publier à Paris, sur les *grands ports de commerce de la France*, une livre qui s'ouvre par une intéressante étude sur Marseille, sur le port, sur le littoral et les conditions économiques. Il n'y a pas seulement de la statistique dans cette étude, il y a des appréciations pleines d'humour et des tableaux pittoresques. On estime à DEUX MILLIARDS de francs environ la valeur annuelle de tout le commerce de Marseille, à l'importation et à l'exportation.

Dans cette ville de 320 mille âmes, dit M. Simonin, tout le monde vend, achète, trafique, tout le monde vit de son travail. Le plaisir, plus que les distractions intellectuelles, sauf quelques heureuses exceptions qu'il est juste de noter, occupe uniquement les loisirs du moderne Phocéén. « Une maison de campagne, la *Bastide*, quand elle est au milieu des arbres, le *Cabanon*, quand elle juchée sur le roc, au bord de la mer, est le refuge que le Marseillais affectionne pendant les chaleurs torrides de l'été. Il s'y livre, de grand matin, avec une ardeur que rien ne lasse, à une chasse imaginaire, au poste à feu ou à filet, ou bien à la pêche où ses efforts sont un peu mieux récompensés.

» Sur ce coin fortuné de la Provence, sous ce climat qu'assainit le mistral, tout le monde, riche et content, coule une existence aisée et quelque peu nonchalante. Le caractère est jovial, bon, généreux, ouvert ; on vit volontiers en plein air, sur la place publique, comme les anciens. Les mœurs y sont restées démocratiques, familières ; mais il faut y signaler, surtout chez les hommes, une certaine richesse et je ne sais quelle vivacité, quel emportement, dus sans doute au milieu physique dans lequel on gravite, rocailleux, aride et venteux, et à la nature des relations quotidiennes.

» Les femmes ont plus de douceur et de délicatesse ; elles sont citées pour leur esprit, leur grâce et leur beauté. Le sang grec a laissé en elles des traces ineffaçables. Des yeux et des cheveux noirs, un teint mat, un nez aquilin, une taille élancée, bien prise, les fines attaches des mains et des pieds distinguent la femme provençale et, entre toutes, la Marseillaise. »

L. MONNET.

La livraison d'octobre de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

Une *célébrité posthume* : X. Doudan, par M. Charles Vincens. — *Mourad*. Nouvelle algérienne, par M. Joseph Noël. — *Le socialisme de Lamennais*, par M. Frédéric Frossard. (Deuxième et dernière partie.) — *Récits galiciens*. I. *Il reviendra*, par M. Sacher Masoch. — *La politique de l'Angleterre en Orient*, par M. Ed. Tallichet. (Deuxième et dernière partie.) — *Par monts et par vaux*. Souvenir d'une excursion en Norvège, par Mme E. Maurice (2^e partie.) — *Chronique parisienne*. — *Chronique italienne*. — *Chronique anglaise*. — *Bulletin littéraire et Bibliographique*.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.